

— Frank, si j'étais vous, je n'aurais pas peur de l'aimer.

— Pourquoi ?

— Parce que vous l'aimez, mon cher ami, parce que le mal est fait, parce que je ne sais qu'un moyen de retrouver votre gaieté envolée, votre bonheur évanoui, c'est de vous faire aimer d'elle.

— Et à quoi cela me mènerait-il ? consentirait-elle à m'épouser, et, le voulant, le lui permettrait-on ?

— Pourquoi pas ? Vous êtes riche, jeune, beau, ne rougissez pas. Votre père et vous êtes aimés, estimés de tous. A défaut d'un chef de sa race, et elle a refusé tous ceux qui pouvaient prétendre à elle, qui mieux que vous peut se mettre sur les rangs ?

— Mais on n'a jamais vu une princesse indigène épouser un blanc.

— Elle sera la première, voilà tout, et je souhaite de tout cœur que celles qui suivront soient aussi bien partagées. Je ne vois à votre désir qu'un obstacle. Songez-vous, un jour ou l'autre, à retourner en Europe ?

— Moi, qu'irai-je faire ? Je suis né ici, je ne connais pas d'autre patrie ; ma mère y repose, mon père y reposera un jour. Tenez, là-bas, dans ce bouquet d'arbres que la lune éclaire en ce moment, mon père a fait construire un caveau où sont déjà ma mère, mes deux sœurs et mon frère. Tout ce qui me tient au cœur est ici ; je veux mourir où Dieu m'a fait naître, sous ce beau ciel, au milieu de ces gens simples qui me connaissent et qui m'aiment, comme ils ont connu et aimé les miens.

— Bien pensé et bien dit, mon ami. Votre tâche est ici, et vous la remplissez de votre mieux, je le sais, et sur ce, je vous le répète, essayez.

— Vous me dites tout haut ce que je n'osais pas me dire tout bas, reprit-il ; j'essayerai.

Je serai affectueusement la main de Frank, et nous rejoignons notre hôte.

De joyeux éclats de rire accueillirent notre entrée. On prenait le thé. Assise sur une chaise basse auprès du fauteuil du vieillard, dont elle tenait la main dans les siennes, Jane achevait de raconter ce qu'elle savait de la vie de son père. Tout ce qui me tient au cœur est ici ; je veux mourir où Dieu m'a fait naître, sous ce beau ciel, au milieu de ces gens simples qui me connaissent et qui m'aiment, comme ils ont connu et aimé les miens.

— Je suis d'accord avec votre père, Frank, lui dit-elle. Mon départ n'aura lieu qu'après-demain. Il y a quelques affaires à Kailua qui réclament votre présence. Vous avez toute la journée de demain pour faire vos préparatifs et donner les ordres nécessaires pendant votre absence. Pour vous, monsieur, ce retard n'a pas d'importance, n'est-il pas vrai ?

Je m'empressai de ratifier les arrangements pris. Frank ne fit pas la moindre objection, mais il me sembla que Jane baissait les yeux avec impatience devant le regard ému et reconnaissant du jeune homme.

On causa du voyage projeté. Notre hôte avait, dans ses jeunes années, suivi cette route avec Kamehameha Ier. Il nous raconta les émouvantes péripéties des combats livrés dans le voisinage du volcan, les terreurs superstitieuses qu'il inspirait aux Kanaques, les traditions qui en faisaient le séjour de la déesse Pélé. Jane ne tarissait pas de questions. Elle prenait un intérêt passionné à ces histoires du temps passé. Le vieillard rajouissait en parlant de ses souvenirs. Sa taille se redressait, son œil lançait des éclairs ; l'ami, le compagnon de lutttes du conquérant se révélait en lui. Jane nous récitait à son tour quelques vieux chants indigènes, chants de guerre et d'amour, d'un rythme bizarre, mais pleins d'une ardeur sauvage et d'un charme mélancolique. Je cherchais alors à réunir les matériaux d'une histoire des îles, et je recueillais avec soin les traditions orales, seules annales du passé. Jane le savait et voulut bien me permettre de me faire tenir la copie de quelques-uns de ces récits que je lui indiquai.

La soirée était déjà avancée. Nous causions des origines de la population et du grand courant d'émigration qui avait amené la race malaise dans l'archipel, lorsque, se tournant vers moi d'un air malicieux, Jane me demanda :

— Savez-vous par qui les îles ont été découvertes ?

— Je crois le savoir et je n'y suis pas arrivé sans peine. On a attribué l'honneur de cette découverte, bien à tort, à Cook d'abord, puis à Anson. Les recherches que j'ai fait faire aux îles Philippines constatent que c'est don Juan Gaetano, navigateur espagnol, qui aborda le premier dans ces îles en 1555, et les baptisant nom de *li Giardini*, les jardins.

— Et moi, je n'en crois rien ; le premier Européen qui a mis le pied dans l'archipel d'eus pas un Espagnol, c'est une femme, une Anglaise, Kiana.

— Ce n'est pas possible ! m'écriai-je.

— Possible ou non, cela est pourtant.

— Mais quelle est la preuve de cette assertion ?

— La preuve... c'est le chant de Kiana.

— Vous le savez ?

— Oui.

— Je vous en prie, dites-nous ce chant de Kiana ! Si je ne me trompe, c'est un nom anglais, le votre, Jane, traduit en kanaque.

— Vous avez raison, mais il m'est difficile de satisfaire entièrement votre curiosité, parce que, seul de nos chants indigènes, celui de Kiana n'est pas complet, il manque la fin.

— Et vous ne le savez pas ?

— Non.

— Ni personne autre ?

— Si, il y a quelqu'un qui le sait, c'est Kimu, mon majorme.

— Eh bien, nous la demanderons à Kimu.

— Il ne la dira pas.

— Pourquoi ?

— Je n'en sais rien. Je la lui ai demandée souvent, il a toujours évité de me répondre.

— Dites-nous ce que vous en savez, peut-être pourrions-nous deviner ce qui manque et trouver le dénoûment.

Elle secoua la tête, mais céda enfin à mes sollicitations, et nous raconta ce qu'on va lire. Les événements qui suivirent ont à jamais gravé ce chant dans ma mémoire :

« Plusieurs générations avant la naissance de Lono, l'un des plus anciens chefs de Havai, un Kanaque, Ili, aperçut un matin sur la plage de Kailua des débris rejetés par les flots. Il alla trouver le chef, Vakea, et lui fit part de ce qu'il avait vu. Sur son ordre, on suivit la plage, recueillant ces épaves, et dans une anfractuosité des rochers on découvrit le corps d'une femme étrangère. Sa peau était blanche, ses cheveux blonds. Elle paraissait morte, mais elle n'était qu'évanouie. Transportée dans une hutte, elle revint à elle et regarda d'un œil effrayé ceux qui l'entouraient. On lui parla, mais elle ne comprenait pas. Les indigènes lui offrirent du lait de coco, qu'elle but, puis elle se rendormit, épuisée de fatigue. Pendant plusieurs jours, on eut qu'elle allait mourir, mais peu à peu elle reprit ses forces. Le chef l'avait confiée à deux femmes indigènes qui la soignèrent et l'aimèrent, car elle était douce et bonne. Elle pleurait souvent, murmurait des mots inintelligibles, s'agenouillant, puis, joignant les mains, elle semblait regarder au loin quelque objet invisible. Les semaines s'écoulaient ; Kiana, on la nommait ainsi, apprit quelques mots de la langue kanaque. Bientôt, elle fut en état de demander les choses les plus usuelles avec un accent singulier, il est vrai, mais intelligible. D'abord, elle sortait rarement ; les indigènes ne pouvaient se lasser de la regarder : ils n'avaient jamais vu d'étrangers. Son visage, son cou, ses mains si blanches les frappaient d'étonnement. D'où venait-elle ? Les prêtres consultés déclarèrent qu'elle devait être la fille d'un dieu, confiée à l'hospitalité de la tribu.

« Vakea venait la voir ; il la trouvait bien belle, mais il n'osait le lui dire. Il lui envoyait les meilleurs fruits, les plus beaux poissons, les fleurs qu'elle préférait. Il fit construire pour l'étrangère une cabane sur le bord de la mer, car il avait remarqué qu'elle aimait venir sur la plage le matin et le soir, et qu'elle passait des heures à regarder au loin sur la mer. Elle pleurait quand elle avait regardé longtemps. Dans cette cabane, vaste et bien abritée, le chef fit porter ses plus belles nattes et des kapas, étoffes en écorce, dont Kiana faisait de longues tuniques.

« Les robes que nous portons aujourd'hui, ajouta Jane, sont taillées comme l'étaient celles de Kiana.

« Quand Vakea venait, Kiana causait un peu avec lui. Elle apprenait rapidement notre langue et la parlait avec facilité. Un jour, on allait, sur l'ordre du chef, livrer aux requins un Kanaque qui avait volé. Kiana demanda sa grâce à Vakea. Il l'accorda, et, pour la première fois, on la vit sourire.

« Vakea, lui, ne souriait plus. Il était triste ; il n'aimait plus aller à la pêche ou à la chasse ; il ne prenait plus de plaisir aux jeux, aux lutttes, aux festins. Autrefois si hardi, si fier, il passait maintenant de longues heures à regarder de loin Kiana sur la plage, et quand il osait l'approcher, il était troublé comme un enfant et parlait à peine. Un désir timide de Kiana semblait un ordre pour lui. Il interdit les sacrifices humains : ils faisaient pleurer Kiana, bien qu'on les fit très-loin de sa cabane, et qu'elle ne pût les voir. Parfois elle l'entretenait de choses étranges, d'un Dieu que nous ne connaissions pas, qui habitait au-dessus de nous, qui avait commandé à tous de s'aimer. Le jour où elle lui parla de cet ordre pour la première fois, Vakea parut heureux. C. DE VARIGNY.

(La suite au prochain numéro.)

NOS GRAVURES

Souvenirs des Noces d'or de Pie IX : La messe pontificale dans la basilique de Saint-Pierre aux Liens.

La fête du 3 juin à Rome a dépassé en splendeur tout ce qu'on espérait.

Dès le point du jour, la foule s'est portée vers Saint-Pierre aux Liens, et à sept heures, la basilique était déjà pleine.

A l'intérieur, sous le porche, un grand tableau peint pour la circonstance, représentait la consécration épiscopale de Pie IX. L'intérieur était orné de plus de deux cents lustres formant quatre étages étincelants. Des inscriptions spéciales à la fête couvraient les murs de chaque côté. Les vingt colonnes doriques qui partageaient la basilique en trois nefs disparaissaient sous de riches tentures, sur lesquelles on avait placé les portraits admirablement exécutés des vingt-deux grands saints évêques depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours.

Au fond de l'église, à droite, devant le fameux *Moïse* de Michel-Ange, une grande estrade était réservée aux membres du corps diplomatique accrédités près du Saint-Siège.

A neuf heures, le cardinal Siméoni a commencé la messe. La grande nef était remplie par les cardinaux, les évêques, et une foule de prélats. M. le duc et Mme la duchesse de Parme ; M. le baron Baude, ambassadeur de France, et Mme Baude ; M. le prince Larish, ambassadeur extraordinaire d'Autriche, envoyé pour complimenter le Saint-Père à l'occasion de ses Noces d'or ; le ministre de Belgique ; la noblesse romaine, et les pèlerins de toutes les parties du monde formaient une assemblée imposante. Plus de 10,000 personnes ont pu recevoir la communion dans la matinée.

Nous avons voulu consacrer à cette magnifique solennité la principale gravure de ce numéro. Pour bien comprendre notre dessin, il faut supposer qu'on a en face de soi le célèbre tombeau de Jules II où se trouve le *Moïse* de Michel-Ange.

Dans la journée, les fêtes ont continué. L'après-midi, le Pape a reçu les pèlerins de l'Italie, au nombre de plus de 6,000. Aucune salle du Vatican n'aurait suffi à contenir cette foule. Aussi a-t-il fallu la partager en deux séries, qui ont eu successivement audience. Des acclamations enthousiastes ont salué l'apparition du Saint-Père. Pie IX, ne voulant pas que, par cette chaleur torride, l'audience fut une cause de souffrance pour les pèlerins, s'est contenté de recevoir les adresses et les présents. Sa Sainteté s'est ensuite levée et a prononcé d'une voix forte les paroles suivantes :

« L'espace n'étant pas proportionné à la multitude immense qui afflue dans cette salle, je crois qu'il sera mieux de renoncer au discours que j'avais l'intention de vous adresser. Je ne ferai donc que lever la main pour vous bénir ; ma bénédiction sera comme celle que Jacob donna à son tendre fils Joseph. Arrivé à la fin de ses jours, le saint patriarche voulut voir ses fils autour de sa couche et les bénir. Il bénit Joseph par ces mots : *Filius accrescens Joseph*, voulant par là signifier que Rachel l'avait surtout obtenu de Dieu par les prières qu'elle n'avait cessé de faire, prières que Dieu daigna enfin exaucer.

« Mes chers enfants, il y en a beaucoup, tant ici qu'au loin, tant en Italie que dans les autres pays, qui n'ont qu'un seul cœur et qu'une même foi. Eh bien ! ceux-là, je les bénis avec les paroles de Jacob : *Filius accrescens*. Qu'ils croissent en grâce et en nombre et qu'il leur soit accordé ce que nous demandons à Dieu dans les prières de l'Eglise : *Da nobis, quasumus, Domine, constantem in servitio tuo famulatum, ut in his diebus augetur et numero*. Oui, qu'ils croissent en nombre, qu'ils croissent en force, qu'ils croissent en puissance, afin de pouvoir combattre et défaire les ennemis de l'Eglise.

Les jours suivants, le Souverain Pontife a reçu de nombreux pèlerins des différentes contrées du globe. Le 10 juin, c'était le tour des représentants de la presse catholique. Mgr. Parrocchi, archevêque de Bologne, a lu l'adresse au nom des journalistes. Le Souverain Pontife a répondu par un admirable discours, dans lequel il a recommandé d'abord à la bonne presse de suivre en toutes choses la haute direction du Saint-Siège. Puis il a fait un bel éloge des journalistes catholiques, de leur docilité et de leur zèle à le défendre.

Il leur a recommandé d'être plus que jamais unis entre eux et de ne pas user leurs forces dans des querelles intestines dont se réjouissent les ennemis de la religion : « Soyez unis, a-t-il dit, et vous serez forts ! » Et il a répété encore : « Mes amis, mes chers enfants, soyez unis ! Soyez unis ! »

Sir Georges.

Le corps de Sir Georges avait d'abord été déposé dans le terrain qui lui appartenait, et qui est situé près du monument Duvernay. La Fabrique, par considération pour la mémoire de Sir Georges, a voulu donner, en échange de ce terrain, un autre emplacement, double d'étendue, situé sur le point le plus élevé de la nouvelle partie du cimetière catholique. De cet endroit, une éclaircie à travers les

arbres permet au regard de s'étendre au loin, et de voir, dans toute sa beauté, cette terre du Canada que Sir Georges chantait dans sa jeunesse, et qu'il aimait toujours par-dessus tout. Nul endroit ne pourrait être mieux choisi pour sa tombe.

Les exécuteurs testamentaires de Sir Georges ont fait élever, sur ce terrain, un grillage en fonte, dont nous publions aujourd'hui le dessin. Le plan en est dû à M. L. J. Hérad, et l'exécution en a été confiée à M. Chanteloup. Tous deux se sont acquittés de leur tâche d'une manière qui leur fait honneur. Ce grillage est circulaire, et a trente pieds de diamètre. Il est divisé en quatre parties égales, séparées par quatre portes, et chaque partie se compose de quatre panneaux, de vingt pouces de hauteur, style Renaissance, parsemés de lys et de feuilles d'érable. Ils sont liés entre eux par des colonnettes sculptées, portant une double couronne de laurier, surmontée de la couronne royale d'Angleterre. Les sections se relient, à chaque extrémité, à une colonne semi-corinthienne, de trois pieds et demi de hauteur, surmontée d'une urne funéraire. Ces colonnes forment chambranle aux portes.

Le dessin des portes est une combinaison des armes de l'illustre baronnet, et d'emblèmes nationaux, parmi lesquels on retrouve les lys et les feuilles d'érable. La partie inférieure est remplie par un castor, placé sur une branche d'érable. Au milieu sont les armes de Sir Georges Cartier, or et gueules, en chef l'hermine terrassée en champ de gueules, et au-dessus, une ancre, attachée à un écusson fleurdélié, et supportée par deux chimères. La devise : « Franc et sans dol » se détache, en lettres d'or, sur une banderolle azur.

Cette enceinte vide semble appeler le monument attendu depuis si longtemps. Espérons que cette attente sera remplie bientôt.

UNE VISITE AU VATICAN

Nous extrayons le passage suivant d'un article publié récemment par un des rédacteurs du *Figaro*, de retour de Constantinople :

Je ne voulais pas passer à Rome sans voir le Saint-Père ; mais l'habit noir est indispensable pour une réception, et j'étais en costume de voyage. Je fis passer ma carte, et ma qualité de rédacteur du *Figaro* me valut un petit tour de faveur ; en me faisant bien mince, en me dissimulant derrière la foule, je fus admis à l'honneur d'être reçu dans les jardins du Vatican, au moment de la promenade quotidienne du Pape. Il recevait ce soir-là les enfants des écoles romaines (je vous ai envoyé à ce sujet une dépêche qui a paru dans les *Echos* il y a quelques jours) et paraissait joyeux et rajeuni à la vue de cette petite armée de fillettes et de bambins.

Depuis trois ans surtout, les jambes du Saint-Père sont un peu faibles, et il ne sort guère qu'en chaise à porteurs. Cela l'empêche de prendre tout l'exercice nécessaire à sa nature vigoureuse.

Les joues sont un peu pendantes, mais le sourire est vif, le regard net, la physionomie ouverte, la poitrine large ; malgré ses quatre-vingt-six ans, le Pape est encore aujourd'hui en excellente santé.

Ce sont précisément ses quatre-vingt-six ans qui sont son unique maladie. Grâce à l'existence patriarcale qu'il mène, le Saint-Père a vu de longs jours, et il n'y a pas de raison pour que cette vie, précieuse à toute la chrétienté, ne se prolonge encore pendant bien des années.

Je sais bien que ça contrarie les mazziniens, mais il court déjà une légende dans le peuple romain : on dit que, tant qu'il restera prisonnier au Vatican, le Pape ne mourra jamais.

Pie IX, cet angélique vieillard, s'éteindra certainement un jour entre une prière et un sourire ; mais la légende a raison : l'homme sera mort, et pourtant il y aura toujours le Pape.

Un article dont le besoin se faisait sentir depuis longtemps et qui ne vient que d'être connu, c'est le *Rénovateur Parisien* de Luby pour la chevelure. Quelques applications comme toilette ordinaire pour les cheveux sont tout ce qui est nécessaire pour rendre aux cheveux gris leur couleur primitive, après quoi une seule application par semaine suffira. Il donne à la chevelure un parfum et un luisant magnifiques, et entretient la tête fraîche et exempte de souillure. C'est le grand favori des dames pour leur toilette, en ce qu'il ne souille nullement les étoffes les plus délicates. En vente dans toutes les pharmacies, en grandes bouteilles de 50 centins. Devins et Bolton, pharmaciens, Montréal, sont les agents pour le Canada.